

# **EXCURSION AU LAOS**

**RÉCIT D'UNE EXPÉDITION MILITAIRE EN 1951**

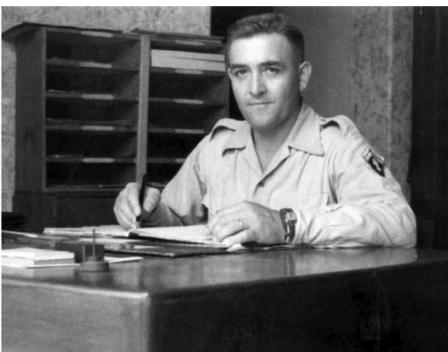


**Gendarme FRANÇOIS René  
Prévôté de Vientiane  
1951-1953**



# Avant-propos

De 1945 à 1954, plus de 14 000 officiers et sous-officiers de la Gendarmerie Nationale ont participé à la guerre d'Indochine. Outre les forces de la Garde Républicaine, la Gendarmerie Nationale a fourni les habituels détachements de Prévôté auprès des grandes Unités engagées en dehors du territoire métropolitain (un poste a même été créé à Diên Biên Phu, en janvier 1954), ainsi qu'une section de gendarmerie maritime et une autre de gendarmerie de l'Air.



A mon bureau de la Prévôté à Vientiane

Je suis entré dans la gendarmerie en 1947. En sortant de l'école de gendarmerie de Romans-sur-Isère, j'ai débuté ma carrière à la brigade territoriale de Sainte-Foy-la-Grande dans le département de la Gironde. En 1951, je suis désigné pour servir en Indochine et c'est ainsi que durant deux années j'ai été affecté à la Prévôté de Vientiane, capitale du Laos. La Prévôté a pour principale mission d'assurer le respect du Droit au sein des armées françaises en campagne à l'extérieur des frontières nationales. C'est une police militaire.

Durant ces deux années passées au Laos, j'ai eu, de nombreuses fois, l'occasion de partir en expédition pour exercer mes fonctions. Celle que je vais vous conter ci-après, appelée « excursion au Laos », a été écrite après un périple de 3 semaines qui commence en pirogue sur le Mékong, et se poursuit à pied dans les rizières et les montagnes. Près de 1000 kilomètres ont ainsi été parcourus. Heureusement, le retour, en avion, sera plus rapide.



Couverture d'un numéro de la revue Caravelle

Ce récit devait paraître dans « Caravelle » la revue mensuelle des Forces Armées en Extrême-Orient, mais pour différentes raisons ce projet ne s'est pas réalisé.

Cette expédition était menée par l'armée de terre qui partait souvent en opération pour assurer une surveillance dans les régions du Laos. J'avais pour mission d'accompagner les militaires, car, en qualité de gendarme de la Prévôté, j'étais investi de prérogatives judiciaires m'autorisant, notamment, à agir auprès des populations locales dans le cadre d'enquêtes, pour la recherche de renseignements susceptibles d'intéresser l'autorité militaire.



Devant le poste de la Prévôté

J'avais également mandat de rechercher des déserteurs qui, selon nos informations, se trouvaient dans une région proche du Siam (aujourd'hui la Thaïlande) pays frontalier. Ce genre d'excursion n'avait, à cette époque, rien de touristique, si ce n'est la beauté des paysages, car la présence des troupes Vietminh tout au long du parcours nous obligeait constamment à la plus grande vigilance, de jour comme de nuit. N'oublions pas : c'était la guerre d'Indochine !



La beauté des paysages

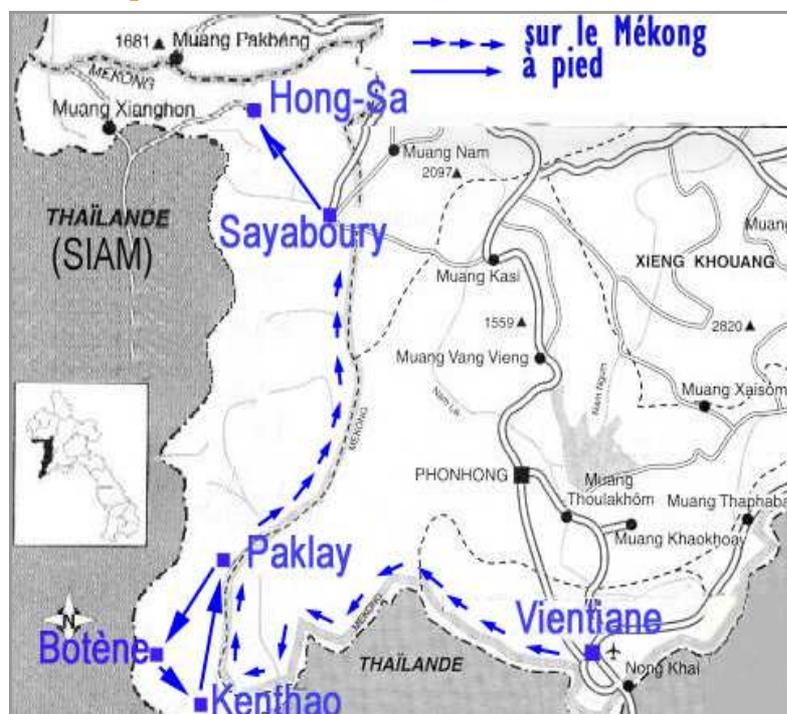
Août 2006

## Le départ

Il arrive assez souvent aux Gendarmes de la Prévôté du Laos de faire quelques excursions pour l'exercice de leur profession.

Celle qui va vous être contée égale sensiblement la période normale des grandes vacances.

Il s'agit de se rendre de Vientiane à Sayaboury-Hong-Sa (Nord Laos).



La fièvre des préparatifs n'est pas tout à fait celle des vraies vacances, mais une certaine ambiance règne.

Le départ de Vientiane est fixé le matin à huit heures trente.

Le convoi se compose de six piromoteurs (pirogue à moteur) appartenant à des laotiens et à des chinois (embarcation ayant la forme d'un cigare, actionnée par un moteur à l'arrière) chargés d'essence et de ravitaillement pour Luang Prabang, escorté par une vedette de l'armée avec une Section complète, disposant d'une mitrailleuse.

Le convoi est commandé par une dizaine de militaires du bataillon de chasseurs à pied.



Navigation sur le Mékong

Sur les six piromoteurs on compte une cinquantaine de passagers civils laotiens (hommes, femmes et quelques enfants). Il est en effet courant que la population civile profite de ces convois pour se déplacer d'un lieu à un autre pour rapporter des provisions diverses.

Chargement et départ se font en bon ordre, le convoi s'étire sur le Mékong.



Les pirogues, appelées « piromoteurs »

La première étape est Koké. Les piro (piromoteurs) glissent sur les eaux rouges du Mékong. Quelques uns dont la mécanique est entretenue par les autochtones commencent à « tousser », puis arrive la panne. Ce ne sera pas la seule... Chiffons, ficelle, fils de fer et caoutchouc ressemblent à une toile d'araignée tissée sur le moteur qui réussit, par quel miracle, à fonctionner presque normalement.

Voici l'étape, Koké. Les jambes un peu engourdis par une station assise pénible, en raison de la place limitée, sont vite remises après quelques sauts sur place, pendant l'échange de courrier et le déchargement du ravitaillement. La nuit se passe dans le calme. Les passagers civils étendus sur la berge après avoir étaler leur matériel hétéroclite, ressemblent à un campement de nomades. Parfois, les cris d'un enfant font prêter l'oreille.



Port sur le Mékong

## Sur les rapides du Mékong

Le lendemain au petit jour, départ quelque peu retardé par le ramassage de tous les ustensiles déballés la veille.

Peu après le départ, le courant devient plus fort ; nous approchons des rapides. Sur la berge nous apercevons un pêcheur qui retire ses filets. A côté de lui se trouve une femme accroupie qui reçoit les poissons et les fait cuire aussitôt sur un feu de brindilles entre deux buttes de terre.



Rapides sur le Mékong

Nous allons arriver au premier rapide réputé dangereux. Tout le convoi stoppe et se rassemble. L'ordre d'arrimer les colis est donné, c'est ce que font tous les chasseurs et les civils. Des lianes tressées longues de soixante à quatre-vingts mètres sont jetées à terre pour être portées à deux kilomètres de là. Tout le monde descend des piromoteurs.

Les militaires restent seuls sur la vedette au poste de combat. Plusieurs fois les Vietminhs ont attendu et attaqué les chaloupes du haut des rochers qui dominant les rapides, au fusil et à la grenade.

Seuls les équipages restés sur les piro civils, attrapent le câble lancé au milieu du rapide, seule possibilité de le franchir, car les moteurs trop faibles et mal entretenus ne pourraient y arriver seuls.



Sur les eaux rouges du Mékong

Les six piro franchissent un par un, à la cadence d'un par demi-heure, si tout va bien.

La vedette militaire franchit avec peine le torrent sans l'aide du câble. Son moteur est puissant mais tout le personnel préférerait être à terre plutôt que sur cette quille de noix lancée d'un tourbillon à l'autre. Il est trop tard, car le moteur ne pourrait résister plus longtemps à un régime trop poussé.

Le deuxième piro approche. Le troisième pris dans un remous, ne peut conserver sa position et la force du courant le jette en travers du rapide. L'équipage fait des efforts désespérés, mais doit abandonner le câble, le moteur a calé, cinq hommes sont à l'eau, des caisses mal arrimées et d'autres colis divers emportés par les tourbillons disparaissent bien vite.



Les rapides dangereux du Mékong

Un piro réussit à lancer une corde à laquelle les cinq hommes arrivent à s'accrocher ; il est trop tard, car ils sont épuisés et étourdis par la violence des remous.

Le quatrième piro a plus de chance, mais l'équipage a pris peur et exige que l'on vérifie la solidité des attaches à chaque extrémité du câble. Ce qui est fait sérieusement. Le moteur tourne rond, mais fatigue normément. Le piro avance de vingt mètres, puis dans un tourbillon recule d'autant et se retrouve à son point de départ. L'équipage tire sur le câble. La peau des pirois est arrachée.



Le Laos pays montagneux

Les cœurs battent et tout le monde voit la catastrophe, mais non, le mécanicien a réussi à remettre le moteur en route et c'est la descente sur les eaux à plus de 30 kms à l'heure. Ouf ! Mais il commence à faire nuit et le passage des autres rapides n'est plus possible dans un lieu dangereux, il faut attendre le lendemain. L'escorte se met en place et le campement s'organise. La radio est installée et la liaison se fait fréquemment.



Comme cette famille Moï, la population du Laos est composée de nombreuses ethnies dont certaines peu intégrées

Le lendemain au jour, tous à la corde et les autres pirois passent sans incident grave. Mais il est plus de 11 heures et tout le monde est fatigué. Le regroupement est décidé. On se restaure un peu avec le menu permanent de la région : boule de riz, poisson séché, piment ; la boisson est toute trouvée : l'eau du Mékong, cette eau rouge et sale, au goût insupportable et hélas persistant.

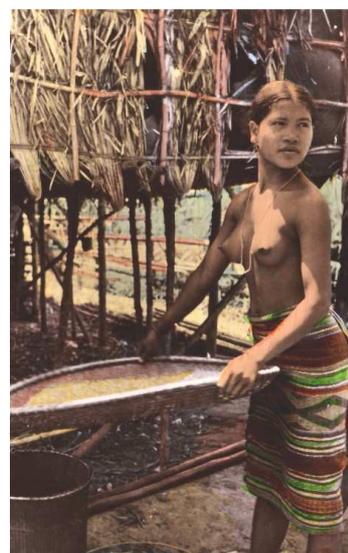
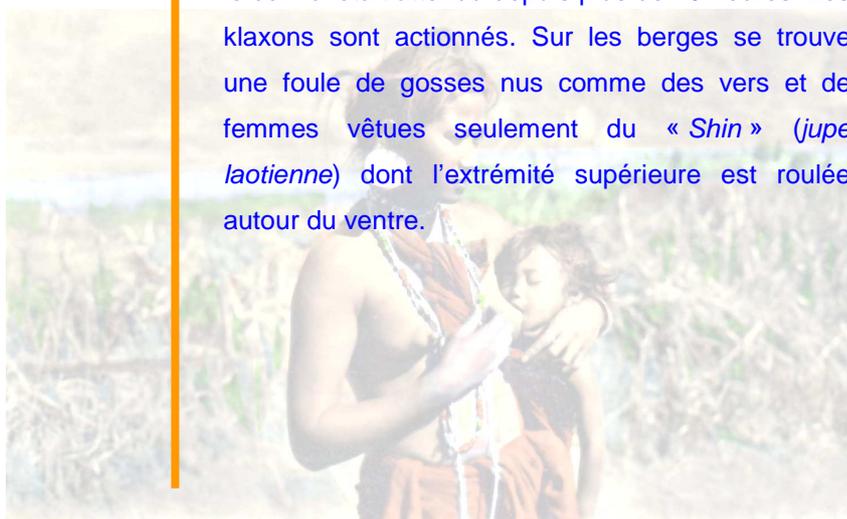


Pêcheur et baigneurs au bord du fleuve

Le voyage continue sans incident. Le soir, peu avant la nuit, nouvel arrêt dans un petit village de dix paillotes environ. Le ravitaillement est épuisé et nous devons vivre sur les ressources de la région.

Les chasseurs et les civils laotiens demandent des poulets, du riz, du poisson, etc., mais tous reçoivent la même réponse : « *Boumy* » (*il n'y en a pas*). On obtient tout juste un peu de riz, bien que des volailles se promènent à quelques mètres de nous, mais sont vite chassées par les enfants du village. Les mêmes précautions sont prises à cette halte. Le lit laotien n'est pas des plus modernes : une planche, une couverture.

Le lendemain à 12 heures, arrivée à Sannakham où le convoi était attendu depuis plus de 10 heures. Les klaxons sont actionnés. Sur les berges se trouve une foule de gosses nus comme des vers et de femmes vêtues seulement du « *Shin* » (*jupe laotienne*) dont l'extrémité supérieure est roulée autour du ventre.



Jeune semeuse vêtue du « *Shin* »

A Sannakham ils existent beaucoup de magasins tenus en majorité par des Siamois qui vendent bière, biscuits, vins, etc., mais à quel prix ! 28 piastres la bouteille de bière, 50 piastres la bouteille de vin, mais toujours pas de pain, c'est la boule de riz qui en fait office.

Deux jours après, arrivée à Paklay, poste commandé par un Officier Français qui vit avec sa femme et un enfant de trois ans.



Devant une pailote

## L'expédition se poursuit à pied

Cette escale marque pour moi la fin du voyage maritime pour un autre plus pénible, car il faut se rendre à pied de Paklay à Botène, en passant par Houé-Leu et Nakok, rechercher des déserteurs s'étant révoltés au poste de Botène le 24 janvier 1948, assassinant leur Lieutenant français et trois autres militaires européens.



Arrivée à un poste

Pendant que le convoi maritime continue son voyage avec les militaires vers Luang Prabang, nous partons à pied avec les coolies et une escorte composée de six chasseurs. C'est un groupe d'une quinzaine d'hommes qui se met en marche.

Première étape, 30 kms. Marche pénible, sur une piste en très mauvais état. La nourriture ne change pas, boule de riz, poisson sec, quelques bananes et des noix de coco que les chasseurs vont cueillir en grimpant aux arbres comme des singes. Ce régime durera quatre jours. Impossible de dormir la nuit, il faut ouvrir l'œil et les moustiques ne laissent aucun répit.

Tout à coup un rugissement au loin, les chasseurs crient : « Sua ! » (*tigre*), et s'empressent d'allumer des feux qu'ils entretiendront jusqu'au lendemain matin. En effet, c'est bien un tigre qui rôde dans les parages.



Tigre abattu après avoir mangé 5 hommes et 1 femme

Le lendemain, deuxième étape. Petit déjeuner : ¼ d'eau fraîche du Mékong. Nous traversons quelques villages dont les habitations sont construites en bambous. Cette région respire la misère, les enfants sont nus et maigres, les femmes presque nues et flétries, les hommes ne sont guère mieux.



Les paillotes sont d'une saleté repoussante

Les paillotes sont d'une saleté repoussante, nombreux sont les habitants malades ou blessés avec des plaies ouvertes et non soignées. Ils nous réclament des médicaments et montrent leurs horribles plaies. Mais à notre grand regret, il nous est impossible de distribuer le contenu de la boîte à pharmacie.

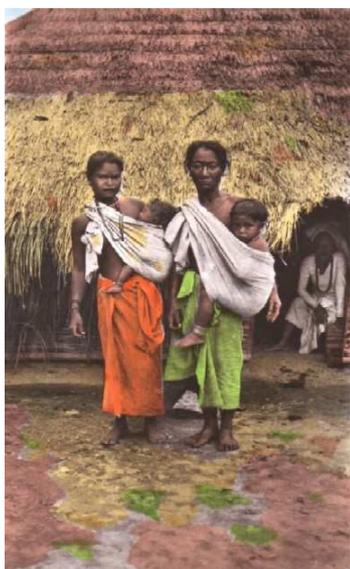
Et pourtant, nous essayons dans ces villages de glaner un peu de ravitaillement, sans toutefois aucun appétit pour le consommer immédiatement.

Changeons d'air, l'appétit reviendra peut-être loin de ce spectacle lamentable.

## Montagnes, brousse et rizières

La piste très mauvaise, où les éléphants ont fait des trous de plus d'un mètre de profondeur dans les endroits humides, nous oblige à marcher lentement, à nous écarter dans la brousse en se frayant un passage à l'aide du coupe-coupe.

La région est accidentée, l'ascension se fait à genoux dans cette boue grasse et puante, et la descente sur l'arrière-train. Nous arrivons le soir, éreintés et meurtris, les mains, les jambes sont écorchées et entaillées. Le flacon de mercurochrome va servir. La nuit se passe comme la précédente.



Femmes Moï portant leur enfant

Le réveil est pénible, les membres sont endoloris, la marche est lente et lourde au début, puis après une heure de route tout rentre dans l'ordre et on fonce vers Nakok.

Il y a bien des chevaux et des éléphants à louer, mais pas de tarif en vigueur, 40 piastres un cheval plus 18 piastres de coolie pour le ramener, 45 piastres un éléphant et 20 piastres de cornac aller et retour.

Nous allons à pied, bien à regret, car il serait plus agréable de se faire porter. Mais nous ne sommes pas des Américains...



Nous n'avons pas les moyens de louer un éléphant

Arrivée à Nakok dans la soirée, il est décidé de prendre une journée de repos ; nous en avons tous besoin car nous n'avions pas de coolies à notre disposition et chacun avait porté son sac.

Le Chef de village nous reçoit aimablement et nous fait préparer un repas copieux : poulets, œufs durs (à moitié couvés) que je laisse, car on aperçoit l'embryon sur certains. Nous nous rattrapons sur le poulet, le riz et quelques fruits. Cette nuit se passera sur un matelas, quel délice...



Repiquage du riz dans les rizières

Le lendemain nous arrivons à Botène de bonne heure et nous nous rendons au poste de contre-guérilla, dont l'entrée porte : « Poste sous-lieutenant Roline ». Au centre de la cour se trouve la tombe du 1<sup>ère</sup> classe radio lâchement assassiné par ses camarades au moment où il prenait son repas.



Labourage de la rizière avec un buffle

Nous nous rendons chez le Naïkhong (maire du village) demeurant à cent mètres du poste. Il ne sait rien : « *Boou-Tchiac* » (*je ne sais pas*), il reconnaît avoir entendu des coups de feu, mais il oublie de dire que les Vietminhs tiraient sur le poste depuis la maison de son voisin, qui a fui au Siam depuis. Il nous apprend toutefois que quatre des assaillants sont déjà morts, les autres sont au Siam ; c'est le refuge habituel et sûr des pillards et déserteurs.

Ce travail terminé, en route pour Kenthao, une journée de marche monotone au milieu des rizières. Le soleil est brûlant. Dans ce village, même poste qu'à Botène, avec un effectif de 15 contre-guilleros. Le Tasseng (chef du village) est aimable.

La grande fatigue se fait sentir, l'énerverment aussi. Ne pouvant nous reposer, nous repartons avant le jour, mais l'étape est pénible, pas de piste, nous longeons le Mékong, les chutes sont nombreuses.

Une cheville de foulée en butant sur une racine en forme d'arceau. Il faut stopper quelques minutes et on repart.



Village laotien avec ses paillotes

Le travail est terminé en partie dans cette région, un déserteur est arrêté, un fusil est récupéré. Il faut songer au retour. Paklay est à 5 heures de là. Toujours la piste, mais il a plu et les sangsues sont nombreuses. Comme prise de sang, c'est impeccable, mais les traces sont longues à soigner.

## Dernière étape

De retour à Paklay, j'aperçois un piromoteur. Quelle aubaine pour se rendre à Sayaboury ! Une semaine de marche d'épargnée.



De Paklay j'aperçois un piromoteur

Mais de Sayaboury, il faut me rendre à Hong-Sa, trois jours de marche dont deux jours très durs dans les montagnes magnifiques, couvertes de verdure. Mais qu'importe la beauté du paysage...



Deux jours de marche dans les montagnes

En route, courage et volonté en tête. Le premier jour se passe assez bien. Mais le deuxième jour ne lui ressemble pas. La montagne est à pic, la montée se fait à quatre pattes en s'agrippant aux branches et à l'herbe, la vitesse est des plus réduite, mais il ne faut pas lâcher, sinon à refaire... et personne n'y tient.

Nous voici au sommet. Quel soulagement ! Mais de courte durée, car en face de nous se trouvent deux autres montagnes, plus belles encore que les autres. Que les apparences sont trompeuses !

Après avoir soufflé quelques instants, nous amorçons la descente. Cette fois il faut plier les jambes et s'asseoir, toujours en s'accrochant aux branches et en collant les talons aux rochers. Nous trouvons un point d'eau quelques heures avant l'arrivée.

Le lendemain j'ai 40° de fièvre ; une crise de palu . Les nuits à la belle étoile se font sentir. Mais il est plus prudent de continuer sa route pour se rapprocher d'un poste, on ne sait jamais... !



La montagne est à pic



Nous commençons la montée, face contre terre à la vitesse de quelques mètres à l'heure. Ce petit calvaire dure plus de cinq heures, mais tout le monde a tenu, y compris le prisonnier qui nous suppliait de faire un arrêt pour lui permettre de fumer une pipe d'opium. On pouvait lui demander n'importe quel sacrifice, il l'aurait fait pour obtenir cette petite boule brune, son seul but, son seul espoir.

La marche continue cependant, mais on ne marche plus... on se traîne, les pieds sont en sang car les chaussures neuves au départ ne sont plus qu'une passoire, cuir effiloché, usé ; les racines, les pousses de bambous et la boue ont eu raison du meilleur cuir.



Quelques jours de repos avant de prendre l'avion



L'avion qui nous ramènera à Vientiane

Enfin ! Hong-Sa, terme de ce voyage inoubliable. Il est 21 heures 30 lorsque nous arrivons au poste. Il est temps, nous sommes fourbus et meurtris.

Quelques jours de repos en attendant l'avion qui nous ramènera à Vientiane, où nous retrouverons les camarades et notre cher lit, auxquels nous avons pensé bien souvent.

Voilà, chers lecteurs, les péripéties d'un petit voyage au Laos. Excursionnistes, mordus du camping, nous nous ferons un plaisir de vous piloter dans ces magnifiques régions, pour le plaisir de vos yeux. Cette excursion ne vous coûtera qu'une très modique somme, mais quelques paires de chaussures pour vous permettre de parcourir les 920 kilomètres, à pied.

Vientiane, août 1951